

CATHERINE CLÉMENT

Les effets politiques du divan

1979 : crise à l'intérieur du Parti communiste. Pour la première fois avec cette ampleur, des militants causent, écrivent, publient des livres à l'extérieur des instances internes. Et, parmi eux, se trouvent plusieurs livres écrits par des militants en analyse. Avant d'examiner les effets théoriques et politiques de cette double aventure — être inscrit à un Parti communiste, être sur un divan —, il faut comprendre comment cette évolution a été rendue possible, et tenter d'évaluer ses chances.

1. EN CE TEMPS-LÀ...

Pendant la période qu'on appela plus tard la Grande Contestation, le secrétaire général du Parti proclama — sans trop s'attarder toutefois — qu'il était désormais hors de question qu'il y eût des exclusions politiques. Curieuse parole, contradictoire, complètement, avec l'idée même d'un Parti communiste, voire d'un parti tout court. Le résultat fut net : non seulement les Communistes critiques, appelés aussi Communistes dissidents, ne se contentèrent plus d'écrire hors de la presse du Parti. Ils allèrent jusqu'à pondre, à la hâte — comme s'ils sentaient confusément qu'il fallait saisir la période courte qui leur était offerte de si bonne grâce —, des livres. Des tas et des tas de livres, qui n'eurent aucun mal à trouver preneur : pensez, on attendait cela depuis si longtemps... Dans leur contenu, ces livres rapides n'étaient pas plus dépourvus d'intérêt que de grands éditoriaux : pas plus, pas moins. Peu différents des générations de livres issues des crises internes antérieures, à cette réserve près qu'ils n'étaient pas signés par des exclus, mais par des communistes à part entière.

Goguenard, et à tout prendre, plutôt bon prince, l'appareil du Parti attendait. Paisiblement. Les lecteurs se lassèrent un brin. Le flot se ralentit. La Grande Contestation se faisait multiforme, se divisait en ruisselets politiques, donnait raison à ceux qui redoutaient les dangers des tendances. Puis elle prit fin, ou à peu près. *L'Humanité*, avec une rare constance, avait boudé tous ces livres : faut pas pousser. Mais, dans ce tas, s'était produit un microphénomène, pratiquement inaperçu, discret. Important.

Des communistes, certes critiques, mais peut-être n'était-ce pas l'essentiel, se mirent à écrire d'un lieu tout à fait inhabituel dans ce Parti décidément bien vieux : ils écrivirent à partir de leur divan. Oh, ils ne furent que deux. Deux du moins à en faire état. C'était néanmoins une grande nouveauté. Et il ne fait pas de doute que ce fut rendu possible par l'explosion de paroles qui, pour une fois, se disaient. Ils s'appellent Gérard Belloin, auteur de *Nos rêves, camarades*, et Régine Robin, auteur du *Cheval blanc de Lénine* (1979).

Ainsi, donc le mal était fait. Dès 1968, lorsqu'il s'agit, comme maintenant, de renouer avec des intellectuels qui, partout et en rangs serrés, avaient pris la tangente, le Parti décida que cette vieille histoire, l'ostracisme sur la psychanalyse, c'était fini. On exhuma en grande pompe, pour mieux le réenterrer ensuite, le fameux texte collectif de 1947 où d'illustres signataires, alors communistes et psychiatres, vouaient cette science bourgeoise à l'anathème que l'on connaît. Parmi eux, Serge Lebovici : les temps ont bien changé. Et puis, avant-gardisme littéraire aidant, on tourna la page. Une lourde et grosse page. Mais il était fatal que l'évolution continuât, et que des communistes s'en allassent faire un tour sur le divan lui-même. En fait, c'était déjà commencé depuis bien longtemps, mais pour des raisons « professionnelles ». La première nouveauté fut qu'il n'était plus contradictoire d'être communiste et névrosé. Pas que j'aie une passion pour ce mot, non : mais il vaut mieux, à tout prendre, que malade ou patient.

2. COMMUNISME ET « SUBJECTIVITÉ »

Pour des raisons qui les regardent entièrement, et qu'ils ne livrent pas, ou à leur guise, aux lecteurs, Gérard Belloin et Régine Robin entrèrent donc en analyse. Moi aussi. Nous ne fûmes pas les seuls. Mais le résultat *politique* a des conséquences théoriques qui sont loin d'être encore calculées.

Voici deux histoires, deux livres pourtant bien différents. Quoi de

commun entre l'histoire de Régine, issue d'une souche polonaise juive, et devenue, en France, historienne et linguiste, et celle de Gérard, issu, lui, d'une souche paysanne du côté de Saumur, devenu permanent du Parti sans y prendre garde, jusqu'à ces mois chauds où il décida de quitter la rédaction de *France-Nouvelle* où l'on ne respirait plus, faute de liberté d'expression ? Leurs souvenirs sont différents ; l'air de leurs enfances, aux antipodes ; leurs images parentales n'ont rien à voir les unes avec les autres, leur écriture ne se compare pas. D'où vient alors cette si profonde parenté entre eux, où peuvent se reconnaître non seulement tous les communistes mais encore tous les analysants ?

Dans les autres livres de communistes critiques se trouve souvent une démarche subjective. De la mémoire historique et vivante, comme dans le beau livre d'Hélène Parmelin ; de l'histoire familiale mêlée à l'histoire politique comme dans *L'accident*, de Maurice Goldring. Là n'est donc pas l'innovation. Depuis quelque temps déjà émergeaient des paroles qui n'avaient pas peur de dire « je » : les chroniques de Goldring, dans *France nouvelle*, durent leur succès à ce ton personnel qui décrivait l'expérience individuelle d'un communiste à telle occasion, et qui permettait à tout un chacun de se retrouver là. Hélas ! C'est sans doute aussi ce ton-là qui valut à Goldring l'interdiction de continuer. La subjectivité, ça va bien un peu quand tout le Parti est homogène, et que la ligne politique, claire et bien définie, est largement approuvée. Mais basta !, quand il fait un peu chaud à l'intérieur, on a d'autres chats à fouetter. Que les bouches s'ouvrent, soit ; mais pas pour parler d'elles-mêmes, au moment où les états d'âme font parfois figure de péché politique. Et, tout le temps que dura la Grande Contestation, s'exprimer à titre individuel donna souvent la bizarre, très bizarre impression de susciter immédiatement l'accusation toujours latente : le péché de social-démocratie, qui touche, c'est bien connu — et puis ce n'est pas faux — d'abord les intellectuels. On en revenait, mine de rien, à la phase antérieure : être subjectif, c'était tomber dans les déviations petites-bourgeoises. Dans tous les cas, là n'est pas la particularité de ces deux livres.

Mais bien plutôt, et tout simplement, dans ce qu'ils suivent avec rigueur et passion la démarche analytique. Ce qu'on appelle *anamnèse*, et qui ne peut s'improviser, même avec le plus grand talent de narrateur du monde. Remonter aux sources enfantines, ce peut être l'une des définitions du travail de romancier. L'analyse, c'est autre chose. Elle demande qu'on accepte, et ce n'est pas facile, de faire incessamment le saut entre le passé le plus lointain et le présent le plus actuel. Un va-et-vient perpétuel, qui, à suivre dans ses méandres,

donne parfois le vertige. Mais seul ce patient tissage en navette permet de comprendre pourquoi l'on a choisi ceci, et non cela, et si ce choix vaut encore. Là se joue le politique.

Car, à lire les deux livres de Gérard Belloin et de Régine Robin, on trouve en latence une question que bien peu de communistes — et en général bien peu de militants, où qu'ils aient choisi de planter leurs salades politiques — se posent. Une question toujours inassouvie, qu'il faut pouvoir se reposer toujours avec la même fraîcheur. Pourquoi, oui, pourquoi a-t-on adhéré, pourquoi militer ? Qu'on ne s'y trompe pas : on ne trouvera pas une vraie, une seule réponse. On en trouvera sur plusieurs registres. On patrouillera sans efforts dans les raisons les plus immédiates — les plus rationnelles. Donc aussi les plus construites. On adhère parce qu'il fait mauvais vivre là où l'on travaille, parce que trop d'injustices ont saturé le cœur et le vouloir, parce qu'on a trouvé dans une instance organisée collectivement de quoi espérer. Bien. Ce ne sont pas là de fausses ni de mauvaises raisons. Pour autant, elles ne justifient pas l'immense investissement de temps, de tête et d'affect que demande un Parti communiste. Elles ne justifient pas qu'on choisisse, comme Belloin, d'en faire son métier et son univers exclusif.

Au-delà, il faut passer par l'histoire. Par le moment précis où se fait la jointure exacte entre l'histoire d'un sujet individuel et l'histoire collective d'une région, d'une nation, peut-être, nous y venons, d'un continent tout entier. Belloin raconte très bien comment l'adolescence vécue pendant la guerre en milieu paysan très pauvre lui présenta un Parti communiste seule source de transformations dont le modèle, quelle incroyable chance, existait déjà « dans un seul pays ». Mais, comme il est en analyse, la vérité se diffracte, se réfléchit, dans tous les sens du terme. Car, s'il n'avait pas été par surcroît fils de domestiques de château, donc prisonnier d'une lutte de classe sans cesse mise en scène dans le quotidien, peut-être l'adhésion n'aurait-elle pas été si spontanée, si naturelle. Quand on parle tous les jours des « maîtres » et de leurs richesses, les effets s'en font sentir. Surtout dans cette région traditionnelle où l'aristocratie maintient ses rites et ses duretés. Saumur est la ville du « Cadre noir », et les cavaliers s'y nomment les « dieux ».

3. LE ROMAN FAMILIAL

Cette histoire-là, qui passe par celle de sa propre famille, porte dans le vocabulaire théorique de la psychanalyse un nom précis : c'est le roman familial. A dire le vrai, Freud appelle « roman familial »

une structure bien particulière, passagère dans l'évolution enfantine : c'est le moment où l'enfant, rejetant inconsciemment ses parents, s'imagine une famille d'origine plus élevée, qui l'aurait abandonné à la naissance. La vraie famille serait donc une famille d'adoption : et Freud de préciser que le choix de la famille imaginaire va se porter sur le châtelain le plus proche, comme de juste. On aura reconnu là la matrice des contes de fées, la matrice de l'histoire de tous les héros tragiques, Œdipe en tête, pris au piège de ses deux familles. Moment passager, mais décisif pour le politique : c'est alors que l'enfant divise le réel de sa famille d'avec l'imaginaire idéal, qu'il le choisisse, comme le héros de la légende, ou le récuse, comme le militant qui s'engage du côté de la pauvreté, c'est-à-dire, dans le cas de Belloin, du côté du parti de la classe ouvrière.

Le roman familial rejette donc la famille véritable, et s'en constitue une autre. Il se trouve que, dans les rites du Parti communiste, l'aspect familial est fortement marqué. Non certes dans les statuts ou le dire officiel, mais dans les mœurs et coutumes, et pour cause : la plupart des militants y trouvent l'aboutissement d'un roman familial inconscient. On en a fait souvent l'objet de plaisanteries, d'observations : on n'a jamais été au fond de cette vérité de type proverbial, qui se dispense donc de ses démonstrations. Oui, il y a de l'attachement familial dans le militantisme. D'autant plus que la vraie famille constitue souvent un lieu mal digéré. Et l'analyse fait table rase, c'est son mérite principal, des confusions autour de la famille. L'anamnèse, cette lente remontée aux sources de tout vouloir, de tout désir, dévoile toujours un roman familial où s'est noué l'imaginaire, l'une des assises principales de l'engagement politique.

Plus encore. Le roman familial n'est pas seulement familial, il est surtout roman. C'est-à-dire fiction. Et cette fiction est multiple. C'est d'abord celle qui entoure tout individu d'une petite légende personnelle transmise par les parents autour de l'enfance. C'est ensuite et surtout celle, transmise sur trois générations au moins — trois générations, temps mesuré de la mémoire familiale — de l'histoire de la famille elle-même. Le livre de Régine Robin en est une éblouissante démonstration : l'histoire d'un père polonais qui aurait peut-être vu Lénine sur un cheval blanc, à la tête de l'Armée rouge, a joué dans le fantasme de la future petite historienne. Et chacun porte en soi le trajet d'un grand-père, d'une grand-mère, qui, transmis de mémoire en mémoire et de bouche en bouche, forge à coup sûr des choix inéluctables. Ces histoires ne sont pas « vraies », ne sont pas véridiques : l'analyse, impitoyable, en démonte les travestissements. Mais peu importe : le roman, comme structure de fiction, emporte les sujets vers

leur devenir politique, aussi sûrement que les motivations rationnelles.

C'est un travail sur les origines : on le sait. On a moins souvent pu constater que ce pouvait être un travail sur l'origine *de classe*. Or c'est là ce que l'on rencontre inévitablement quand on est communiste et sur un divan. Du même coup, la démarche autocritique si difficile, si rare, change d'allure. Car, dans le travail analytique, n'existe pas, en toute rigueur, d'anathème ou de jugement moral. L'origine est ce qu'elle est : ni bonne ni mauvaise, mais historiquement précisée. Que les parents de Belloin aient été domestiques et paysans ne lui donne, en termes analytiques, aucun privilège. Et l'on sent bien, à le dire, qu'il n'en tire aucun privilège politique. L'autocritique pourrait alors se concevoir, se rêver comme cette démarche qui consiste à débrouiller en soi l'écheveau de son propre roman familial, avant toute chose. Pour rendre claires les racines inconscientes de l'adhésion, et tordre le cou au ressentiment qui s'y cache. « Lutter » est un terme ambigu, douteux, confus : c'est le lieu marécageux des conflits personnels, trop souvent larvés en choix politique. « Lutter » devrait pouvoir se dire en toute clarté, et nous en sommes loin.

4. EXCLUSION ET ADHÉSION

Or, au-delà de l'anamnèse, commune à tous ceux qui ont fait l'expérience analytique, les récits de Gérard Belloin et de Régine Robin démontrent une autre parenté, qui pourrait bien éclairer d'une singulière lumière les motifs les plus secrets de toute adhésion à ce Parti différent des autres. Commençons par Régine Robin : toute son histoire est celle de l'intégration d'une petite juive polonaise à l'*intelligentsia* française. Intégration parfaitement réussie : poste dans l'enseignement supérieur, livres savants, et même psychanalyse. Mais intégration coupable, comme toujours, lorsque le succès vient couronner un reniement des origines, car c'est ainsi que le vit l'inconscient familial. Lorsque, à travers la mémoire retrouvée, maîtrisée, revit la légende de ce père qui avait aperçu le cheval mythique où Lénine caracolait, la réussite apparaît comme une trahison. L'adhésion compense la trahison, et confère une appartenance d'un genre particulier : entre exclus de la société, on se ressemble, on se rassemble. La même exclusion se retrouve dans l'histoire de Gérard Belloin. Une exclusion qui ne repose pas sur une étrangeté extérieure, mais sur une étrangeté à l'intérieur de la communauté culturelle française. Inscrit tôt au Parti communiste, à l'âge de 14 ans, Belloin

devient permanent, acquiert à l'intérieur du Parti une culture propre à tous les permanents, et finit, lui aussi, par écrire des livres : avant celui-ci un livre sur les intellectuels et la culture. Belloin, devenu intellectuel, n'en revient pas : la culpabilité secrète est la même, faite d'émerveillement et de honte inconsciente. L'adhésion, en lui constituant une seconde famille, a renforcé et annulé l'exclusion originale. Or, cherchez bien : tous ceux qui adhèrent recèlent, enfouie au plus profond de leur roman familial, la trace de l'exclusion et les promesses de ce rassemblement imaginaire où, en droit théorique, toutes différences de classe s'annulent dès l'instant qu'est admise la suprématie politique de la classe la plus déshéritée. Consciemment, cela se formule souvent par des mots simples : le refus de l'injustice. Inconsciemment, cette injustice est quelque part profondément inscrite dans l'histoire familiale, et dans le débordement qu'a pu entreprendre l'individu pour surmonter cette inscription.

Lutter, ce serait donc cela : savoir où est en soi la marque de l'injustice. En débrouiller la part affectivement attachée à telle figure parentale, et savoir comment *l'interpréter* : c'est-à-dire comment la relier à l'histoire, et donc plus largement à la lutte des classes. Voyez, l'analyse jette bien des ponts : entre passé et présent, entre histoire individuelle et histoire collective, entre lutte familiale et lutte des classes.

Mais, en contrepartie, surgit un effet très précis. Un effet de rejet du langage « officiel » : comment désigner ce discours commun à tous les membres d'un Parti, ce discours codé, absolument nécessaire pour que tous s'y reconnaissent, et totalement contradictoire avec l'aventure singulière de la psychanalyse ? Idéaliste, tel apparaît ce langage, Il n'est ni faux ni vrai, il est hors de tout ancrage matérialiste : tout au contraire, l'analyse, dans sa pratique, construit une histoire selon des principes résolument matérialistes. S'y recherche l'ensemble des causes historiques qui ont déterminé une histoire. Dès lors, il devient difficile d'entendre des mots qui ont traversé un siècle et demi sans changer, ou si peu : il faut traduire. De là ces déferlements subjectifs chez les communistes inquiets — qui eût pu ne pas l'être en cette période de désarroi ? —, de là ce désir irrépressible de s'exprimer en son nom propre, avec ses propres mots, sans rien abandonner du fonds commun politique.

Émerge donc, de façon chaotique et dispersée, mais sûre, une autre manière de dire le politique. Il en va de ce mouvement lent et pour l'heure microscopique comme du mouvement antipsychiatrique à ses débuts. Farouchement rebelle à l'institution psychiatrique, l'antipsychiatrie faisait retour à une phénoménologie sartrienne, à du

subjectif à l'état pur, annulant toute idée de norme, de maladie, de santé. Il advint que ce mouvement se défit, la mystique hindoue ayant succédé à la phénoménologie : mais les graines avaient germé un peu partout. Sans doute risque-t-il d'arriver la même chose à ce nouveau parler politique. Peut-être y aura-t-il des sorties, des ruptures, des drôles de dérives : mais les graines sont déjà semées. Si l'institution — qui existe en ceux qui la soutiennent — comprend et entend la nécessité de faire aussi sa place à un autre discours que la langue de bois, alors ces aventures individuelles auront abouti là où elles se cherchaient.

RÉSUMÉ. — *Quand des communistes commencent à écrire à partir de leur divan... Les livres de Gérard Bellouin et de Régine Robin reprennent la démarche analytique afin de comprendre pourquoi l'on devient communiste. L'attachement familial, si fort dans le militantisme, s'explique ainsi par ce que Freud appelait le « roman familial », le choix par l'enfant d'une famille imaginaire. L'analyse jette alors des ponts nouveaux entre histoire individuelle et histoire collective.*